

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

XV

Le nouveau châtelain de Kéroulas.

(Suite.)

Depuis l'heure où Marianic s'était aperçue que l'on taillait les aubépines, elle trouvait un grand bonheur à courir dans les champs rajeunis. Chaque progrès amenait un sourire sur ses lèvres. Les travailleurs la connaurent bientôt, et les enfants allaient d'instinct à elle. Un jour, la femme d'un maçon qui se sentait souffrante la pria de garder sa petite fille; le lendemain, une autre, obligée de se rendre à la ville, lui confia le sien.

Marianic s'assit à l'ombre d'une haie touffue; tant que dura le jour, elle chanta, elle narra de si beaux miracles, que les enfants ne voulurent point la quitter sans qu'elle leur fit promesse de revenir le lendemain. Elle revint proche de Kéroulas, et les trois enfants se jetèrent dans ses bras; tandis que leurs compagnons honteux, curieux, effarouchés, s'approchaient à petits pas, puis se sauvaient en poussant des cris. On eût dit une troupe de passeurs qu'elle apprivoisait doucement. Le troisième jour, il ne restait pas un enfant de la colonie nomade de laboureurs et de maçons; Marianic venait d'improviser une salle d'asile en plein air, au milieu des papillons blancs, des abeilles d'or, des sauteuses grises aux ailes doublées de rose et d'azur.

Marianic ne s'ennuya plus.

D'ailleurs, les travaux de Kéroulas avançaient. Une fois les décombres enlevés, et les murailles rebâties, on s'aperçut que le mal était moins grand qu'on ne l'aurait pu croire. Les portes de chêne remplacées, de même que les solives noircies et quelques plombs remis en ordre, donnèrent tout de suite une apparence plus honnête au château.

Un personnage que nul ne connaissait, qui logea au manoir et dina dans l'auberge sans parler à personne, prit, à la prière de Noiro, la direction des dernières réparations.

Avec une intelligence vraiment artistique M. Jaquemin rétablissait dans la salle à manger des bahuts de chêne, des crédences d'ébène et de superbes boiseries. L'ameublement du salon semblait presque intacte. Deux chambres dont les lits et les fauteuils dataient d'Henri II, purent être conservées. On meubla seulement à la moderne un appartement situé dans l'aile gauche, et que Noiro se réserva.

La chapelle fut réparée, et des vitraux arrivèrent de Paris ainsi que deux tableaux et ses ornements.

L'écusson seul, ce belle écusson antique placé au-dessus de la grande porte, demeura mutilé, fendu, brisé, méconnaissable.

On n'osait guère interroger Noiro. Il se tenait à distance par son air réservé. L'opinion générale, corroborée par les douces confidences de Marianic, et les réponses qu'elle faisait aux enfants, était que Noiro, investi de la confiance des héritiers de Kéroulas mettait d'après leurs ordres, le domaine en état de recevoir ses anciens maîtres.

Mais ces maîtres, quels étaient-ils ?

Le capitaine était mort sur l'échafaud.

Le vicomte ne pouvait réparaître.

Mademoiselle Yvonne était au couvent.

Existait-il un dernier rejeton de cette race ? Que voulait faire de cette seigneurie la modeste Sœur de charité ? Le curé du village avait fait deux fois le voyage de Vannes dans l'espace d'une année. A son retour, il était allé chez Anaik, l'avait longtemps entretenu de la sainte jeune fille, et la sœur de Roscoff pleura pendant deux jours de ce qu'elle venait d'entendre.

Le mystère continuait à planer sur le domaine.

Noiro avait, il faut en convenir, agi avec une prudence bien rare chez les scélérats de son espèce.

Quand le traître fut en possession des titres d'Antoine, du contrat de vente qu'il avait frauduleusement fait signer à Marianic, et des pierreries volées au vicomte Hector, il ne s'empessa point d'étaler ses richesses.

Comprenant l'animadversion dont il était l'objet, il reprit sa balle de colporteur, cachant dans le double fond des diamants pour cinq cent mille livres. Pendant six mois il exerça son ancien

métier, par tous les temps, sur toutes les routes et dans toutes les foires.

Il revint ensuite à Kéroulas; et comme le beau temps s'annonçait il commença seul et lentement des travaux énormes. Peu à peu, il ramassa quelques mendiants qui pour un peu de pain l'aiderent dans sa tâche. Une première récolte vendue, une seconde tournée dans les départements voisins, lui permirent d'augmenter, sans devenir suspect, le chiffre de ses dépenses.

La hâte stupide avec laquelle un criminel cherche à jouir du fruit de ses rapines, met presque toujours sur sa trace. Un peu de patience sauverait tout. La possession aveugle; il semble que le vol pousse au gaspillage; ou plutôt, la Providence permet l'égarément du coupable afin que le châtiment l'atteigne plus vite. Noiro calcula mieux. Il voulait attendre les événements, et savoir ce qui adviendrait aux acquéreurs de biens nationaux.

La révolution était trop près encore pour qu'on les poursuivît. La loi avait sanctionné les ventes illicites et dérisoires; la religion seule les déclara nulles et obligea à des restitutions. A l'heure de la mort, un grand nombre de révolutionnaires rendirent à leurs propriétaires légitimes les biens acquis d'une façon si peu légale; d'autres eurent réellement en les achetant l'intention de sauver leurs domaines de leurs maîtres, et ceux-ci furent remis en possession au retour de l'exil.

Noiro, une fois convaincu que l'achat d'Antoine était valable, et que Marianic ne reviendrait jamais sur sa parole, hâta l'accomplissement de ses projets.

Quand il eut dépensé tout l'argent qu'il possédait, et les pièces d'or éparses retrouvées dans les salles et les meubles de Kéroulas, il laissa les travailleurs chargés du labourage continuer leur besogne, et se rendit à Paris.

L'intimité avec laquelle il avait vécu avec Antoine lui ayant appris le nom de plusieurs hommes avec lesquels l'ancien représentant du peuple se trouvait lié, Noiro en chercha quelques-uns, les trouva, fit de demi-confidences et demanda des conseils. Il conclut des avis reçus que la situation commerciale n'était point assez définie à Paris pour qu'il y put vendre ses diamants avantageusement.

Au bout de quinze jours il quitta la capitale et partit pour la Hollande.

Quand il en revint, il n'avait plus des pierreries des dames de Kéroulas qu'un collier si beau qu'il ne put se résoudre à s'en défaire.

D'Amsterdam Noiro revint à Paris.

Il en partit, emmenant avec lui l'architecte chargé de veiller à ce que les réparateurs du domaine de Kéroulas n'en détrussissent pas le style.

C'était un homme intelligent que M. Jaquemin. Grâce à lui, le manoir garda non-seulement son aspect simple et grandiose, mais encore une ornementation intérieure en rapport avec ce qu'il annonçait.

Noiro ne se montra ni prodigue comme un nouvel enrichi, ni avare comme un Juif; il rémunéra les soins de M. Jaquemin en lui laissant espérer, au travers de phrases rendues diffuses à dessein, que de nouveaux changements amèneraient pour lui une série de travaux plus dignement rétribués.

Noiro ne prit nullement vis-à-vis de lui l'allure d'un propriétaire, et M. Jaquemin traita le misérable avec les égards dus à l'un de ces hommes qui alors honoraient la domesticité par leur désintéressement et leurs humbles vertus.

Kéroulas achevé, les champs mis en rapport, les étables remplies, M. Jaquemin repartit pour Paris; Noiro alla à la foire de Saint-Jean de Vannes et y loua un personnel de serviteurs assez nombreux pour exploiter le domaine.

Garçons et filles, alléchés par un chiffre de gages assez rond et la promesse de beaux bénéfices, suivirent Noiro jusqu'à Kéroulas.

Le nouveau maître leur fit une seule recommandation.

« Je hais les bavards, dit-il, et ne pense pas que mes affaires regardent les étrangers. . . . Je vous paye plus grassement que n'importe quel noble du pays, et je ne vous demande point de m'appeller Monseigneur. . . . Mais si l'un de vous cause avec les gens de la côte mal intentionnés à mon endroit, je le chasse le lendemain. . . .

(A continuer.)